

A LA RENCONTRE DU VIDE OBSCUR

C'est ainsi qu'elle se retrouva seule dans cette forêt immense, perdue au milieu d'un monde blafard et indifférent, avec le cadavre de son amant sur son cœur dévasté.

Immobile dans son vaste esprit silencieux, elle n'alimenta point sa peine de pensées inutiles, elle ne souilla pas de larmes les sceaux de sa douleur : elle ne se leva pas encore pour faire face au dieu terrible. Dans une grande tranquillité, son âme s'attardait sur ce corps qu'elle aimait, sans un mouvement, sans un mot, comme si son mental était mort en même temps que Satyavan. Et pourtant le cœur humain qu'il y avait en elle continuait de battre. Consciente de ce que l'être de Satyavan était encore proche du sien, elle gardait pressée contre elle cette forme sans vie et muette, comme pour préserver l'unité qu'ils avaient représentée, et maintenir un moment encore l'esprit à l'intérieur du corps.

Et puis d'un seul coup se précipita sur elle un de ces changements qui, lors des moments catastrophiques de la vie, sont parfois capables de transcender l'âme humaine et de la soulever vers sa source de lumière. Le voile s'en trouve déchiré, le penseur n'existe plus : il n'y a plus que l'esprit qui voit, et tout se trouve connu. Alors se révèle un Pouvoir calme qui se tient au-dessus de nos sourcils, inébranlable quels que soient nos pensées et nos actes, et son impassibilité affronte les clameurs du monde : sans un mouvement, cela gouverne la Nature et contemple la vie. Cela donne une forme inaltérable à ses buts à long terme ; non affecté et tranquille parmi nos erreurs et nos larmes, et incommensurable par delà nos volontés trébuchantes, son simple coup d'œil suffit à contrôler le tourbillon turbulent des événements. Pour s'unir à la Gloire qu'il voit, l'esprit prend une nouvelle dimension : la voix de la vie s'accorde aux sons de l'infini, les événements surviennent sur leurs grandes ailes foudroyantes et des pensées divines prennent par surprise le mental de la Terre. Dans la splendeur et l'intensité de l'âme un croissant miraculeux de naissance est jeté, dont la corne mystérieuse flotte en un vide brillant. La pensée se voit enlevée dans un paradis de force et de silence, toute cette glaise vivante et mortelle est conquise, et sous l'effet d'une crue brûlante et rapide de petites touches, se trouve transformée par un Harmoniste invisible. Une vision nouvelle surgit, de nouvelles voix en nous donnent forme à un corps de la musique des dieux. Des aspirations immortelles sans nom se précipitent, d'immenses vibrations du divin, curieuses, courent et tissent sur un puissant champ de calme une extase de volonté, noble et solitaire.

Voilà ce qui, sous l'impact d'un instant sublime, avait pris naissance en elle. A présent, révélé à ce regard illimité qui voit les choses inaccessibles à la pensée humaine munie de ses œillères terriennes, l'Esprit qui était demeuré caché dans la Nature s'élança hors de son nid lumineux, parmi les mondes : comme un feu conquérant, il se mit à gravir les cieux de la nuit.

Ainsi furent rompus les cordons de l'oubli de soi. Comme quelqu'un qui lève son regard vers des cimes lointaines elle vit au-dessus d'elle, là où elle avait étudié dans son mental solitaire lorsqu'elle travaillait à l'écart du monde dans une tour d'ivoire du moi, ancienne et solide comme sur un sommet sans vent, la source de tout ce qu'elle avait cru voir ou forger : un pouvoir projeté dans l'espace cosmique, une incarnation progressive de la volonté des âges, une fragmentation en étoile de la Vérité éternelle,

l'instrument passionné d'un Pouvoir irrésistible. Il y avait là une Présence qui emplissait le monde attentif, un Tout central qui prenait sa vie en charge, sans restrictions. Souverain, silencieux, prompt, Quelqu'un qui n'était autre qu'elle-même planait au-dessus des abîmes. Vêtue de la robe d'un chœur d'harmonies inaudibles, une Force descendit, traînant dans son sillage une multitude de lumières ; faisant le joint entre les secondes du Temps et l'Infini, invincible elle s'empara de la Terre et de Savitri : cela coula dans son âme et elle s'en trouva transformée.

Alors, comme une pensée réalisée par quelque suprême Mantra, ce Pouvoir assumait une forme symbolique : lorsque cela la recouvrit de ses ailes immortelles, tous les espaces de son être frissonnèrent à son contact ; avec sur les lèvres le sourire d'une Vérité non exprimée, avec pour couronne le halo d'éclairs de la Sagesse, cela pénétra le lotus mystique dans son crâne, cette demeure aux mille pétales de pouvoir et de lumière. Coordinateur immortel de sa condition mortelle, exécutant de ses travaux et fontaine de ses paroles, invulnérable au Temps, omnipotent, cela se tenait au-dessus d'elle, calme, immobile, silencieux.

Tout en elle collaborait à ce moment formidable, comme si les derniers débris de la condition humaine qui fut la sienne avaient été balayés par la Mort. Affichant un total contrôle de l'esprit, faisant de l'océan de la vie un miroir du ciel spirituel, la jeune divinité dans ses membres de créature terrestre emplissait d'une vigueur céleste la partie mortelle de sa nature. C'en était fini de la douleur obsédante, de la peur déchirante : son angoisse était passée, son mental était calme, son cœur battait tranquillement avec une force souveraine. Elle se trouvait libérée de l'emprise des nœuds du cœur, à présent tous ses actes jaillissaient du calme d'une divinité.

Tranquillement, elle déposa sur le sol couvert d'humus le corps qu'elle tenait encore contre sa poitrine, et se força à se détourner de cette dépouille mortelle : seule à présent elle se dressa, prête à affronter la divinité redoutable. Cet esprit d'exception tourna son regard intransigeant vers la vie et les créatures, héritier d'un travail qui lui revenait, inachevé dans un passé interrompu alors que le mental, un apprenti passionné, peinait encore avec des instruments inadaptés mis en œuvre avec maladresse. Le pauvre règne humain se trouvait maintenant transcendé ; il y avait là un pouvoir souverain, une volonté divine.

Un moment encore elle s'attarda immobile, regardant cet homme mort à ses pieds ; et puis, ainsi qu'un arbre qui se redresse après un coup de vent, elle releva sa noble tête ; lui faisant face, quelque chose se dressait là, qui n'appartenait pas à la Terre, effrayant et formidable, dénigrement absolu de toute forme d'existence, une silhouette inspirant épouvante et stupeur. Dans ses yeux fascinants cette Forme obscure arborait le mépris extrême propre aux dieux destructeurs. Une ironie amère incurvait les lèvres affreuses qui prononçaient l'arrêt du destin. La Nuit Eternelle ayant revêtu la terrible beauté d'un visage immortel, se tenait là avec dédain, recevant dans son cœur sans fond tout ce qui vit, refuge ultime pour les créatures enfin délivrées de leur angoisse et de la douleur du monde. Son apparence était celle du néant fait réel, ses membres étaient des monuments célébrant l'éphémère et sous un front calme et imperturbable, de larges yeux attributs d'une divinité, en silence contemplaient les convulsions de ce serpent, la vie. Dépouvu d'émotion, leur regard immuable, vaste et éternel avait vu passer la succession des cycles vains, avait survécu la naissance et la mort d'astres innombrables et contemplant toujours les mêmes orbites inaltérables.

Face à face ces deux êtres se confrontèrent, la divinité universelle et puis la femme : autour de Savitri d'innombrables solitudes inhumaines se rassemblèrent, déversant sur son âme noble et indépendante leur lot de vide insupportable. Des éternités de néant interdisant l'espoir posaient sur elle leur regard monstrueux et sans vie, et résonnant dans ses oreilles, étouffant les sons terrestres, une voix lugubre et formidable s'éleva, qui semblait représenter l'ensemble des mondes hostiles.

"Relâche", s'écria-t-elle, "ta domination passionnée et renonce à ton étroite futile — O esclave de la Nature, outil éphémère d'une Loi immuable qui dans sa rébellion se débat en vain contre mon joug — pleure et oublie. Enterre ta passion dans sa tombe vivante. Oublie dès maintenant la défroque abandonnée de cet esprit que tu as aimé : retourne seule à ta vie dérisoire sur la Terre."

Elle se tut, et puis comme Savitri ne bronchait pas, elle dit encore, essayant de moduler sa voix puissante au niveau du registre humain — n'obtenant pourtant qu'une plainte horrible derrière les sons prononcés, retentissant de tristesse et de mépris immortel, gémissante comme un appétit de vagues errantes et lointaines.

"Est-ce que tu vas pour toujours maintenir ton étroite passionnée — toi qui, au même titre que lui, est une créature condamnée à disparaître — déniait le droit de son âme au calme de la mort et au repos silencieux ? Relâche ta pression ; ce corps appartient à la Terre et à toi, mais quand à son esprit, il appartient désormais à une puissance qui te dépasse. Femme, sache que tu fais souffrir ton époux."

Savitri alors retira la force de son cœur qui étreignait encore le corps tranquille de Satyavan, là où il reposait sur l'herbe tendre depuis qu'elle avait renoncé à le garder sur son sein, comme bien des fois dans son sommeil lorsqu'elle se levait de leur lit à la pointe de l'aube, appelée par ses tâches quotidiennes : cette fois aussi, comme à un appel, elle se leva et se tint droite, concentrée dans une force solitaire, ainsi qu'un coureur qui retire son vêtement au départ de la course et attend le signal, immobile et prêt à bondir. Elle ne savait point le but de ce parcours : son esprit stationné là-haut sur le mystérieux pinacle de sa forme secrète, comme une sentinelle postée sur la crête d'une montagne, splendeur aux pieds ardents, aux ailes puissantes, montait la garde flamboyant et silencieux, auprès de son âme muette semblable à une voile dégonflée sur une mer plate. Immaculée et sans passion elle patientait, puissance à l'ancre, dans l'attente de l'on ne sait quel raz de marée qui allait se montrer au loin surgissant des abîmes éternels, prêt à tout balayer de sa vague.

Alors la Mort souveraine et non limitée se pencha ainsi que s'étend la Nuit sur un paysage las, lorsque pâlit le soir et que la lumière faiblissante rompt les murs de l'horizon, juste avant que le crépuscule ne tourne au mystique avec le lever de lune. Après sa brève révérence qui lui avait fait effleurer la Terre, la divinité redoutable et sombre se redressa, et comme un songe qui émerge d'un autre songe, abandonnant ce misérable moule de glaise morte, un autre Satyavan se leva, lumineux, surgissant de la terre répandue comme quelqu'un qui aurait franchi des frontières invisibles pour émerger aux confins de mondes inconnus. En plein jour ce prodige se tenait debout sans un son entre la femme mortelle et la déité. Il semblait splendidement étranger à l'atmosphère des mortels comme un voyageur de retour, habillé de la lumière d'une forme céleste. Le mental voulait y trouver des choses longtemps aimées et s'en retournait frustré par des nuances inhabituelles, attiré et pourtant déçu, insatisfait par cette forme douce et radieuse, incrédule devant cette suggestion trop clinquante de paradis ; ce fantôme lumineux était trop étrange pour l'étreinte du vital qui désirait les chaudes créations de la Terre mûries sous l'ardeur de soleils matériels, et les sens s'emparaient en vain d'une ombre glorieuse : seul l'esprit pouvait encore reconnaître

l'esprit et le cœur devinait cet ancien cœur tant aimé, bien que changé. Entre deux royaumes il se dressait sans vaciller, mais rassemblé dans une attente forte et tranquille, comme quelqu'un qui, aveugle, attendrait un ordre.

Ainsi se tenaient-ils immobiles sur ce terrain terrestre, pouvoirs n'appartenant pas à la Terre, bien que l'un d'eux fut fait de glaise humaine. De part et d'autre d'un troisième, deux esprits s'affrontaient ; le silence se mesurait au silence, l'infini à l'infini.

Mais soudain s'imposa l'attraction du Chemin qui fait le lien entre le Silence nourricier des astres et les confins du monde visible. La forme lumineuse de Satyavan se mit en route ; la Mort lui emboîta le pas sans un bruit comme un berger lugubre que l'on voit en rêve poursuivre quelque brebis divergeant de son troupeau muet, et Savitri de sa démarche mortelle suivit la Mort éternelle, à la même cadence que la divinité. Sans un mot elle avança dans les pas de son amant, posant son pied humain là où le sien s'était posé, en route vers les périlleux silences de l'au-delà.

Tout d'abord elle se fraya un chemin à travers un fouillis de buissons, parcourant le sol de foulées étranges qui ne lui semblaient pas humaines, voyageant comme sur une route invisible. Autour d'elle, sur la Terre verte et vivante, l'écran défilant de la forêt servait de décor à ses pas ; l'obstacle épais et luxuriant des branches assiégeait son corps qui se forçait un passage à l'aveuglette parmi ce royaume de bruissements riches et palpables où toute la beauté du frémissement des feuilles ondulait autour d'elle comme une robe émeraude. Mais avec chaque pas ces sons lui devenaient plus étrangers et son vieux corps intime lui semblait un fardeau que son être portait avec détachement. Elle-même vivait au loin en quelque lieu inaccessible où, pour sa vision établie dans une transe concentrée sur cette poursuite, les seules présences dans ce fantasma éthéré hors de l'espace étaient l'esprit phosphorescent qui continuait de planer en silence et puis cette ombre formidable suivant de près, à peine visible. Et pourtant ses sens percevaient l'atmosphère proche et agréable de la Terre qui s'accrochait encore à eux grâce à une foule de petites mains amoureuses et curieuses, délicatement entretenues dans leurs anciens désirs et elle reconnaissait dans le mouvement des branches les petites touches hésitantes d'un vent au pied léger : elle percevait des parfums subtils, et des appels lointains l'atteignaient encore ; la voix de l'oiseau sauvage et le bruissement de ses ailes lui parvenaient comme un soupir venu de quelque monde oublié. La Terre se tenait à distance et pourtant proche : autour de Savitri elle tissait toujours sa douceur de verdure et de bien-être, sa diffusion suave de couleurs vives et adorables lorsque le soleil atteint son apogée dorée dans le ciel bleu, réchauffant le sol tendre. L'Ancienne Mère offrait à son enfant son monde simple de choses familières et bienveillantes.

Mais soudain, comme si l'influence sensuelle du corps qui entrave l'être psychique dans sa promenade infinie avait libéré ces esprits au profit d'une route plus noble, par delà la barrière intangible d'une frontière inconnue, la divinité silencieuse se mit à accentuer sa pression vers d'autres espaces lointains, et l'âme chère à Savitri abandonna son effort à demeurer proche de sa vie. Dans une atmosphère sépulcrale, étrangère et oppressante, sans le moindre mouvement d'air, sans un bruissement ni un son ils semblaient se dissoudre, absorbés par quelque infini béant et mystérieux qui les affranchissait du contrôle chaleureux de la Terre, et la distance qui la séparait d'eux se mit à grandir : maintenant, maintenant ils allaient lui échapper !

Alors surgissant flamboyant du nid de son corps en alerte, son esprit fougueux s'élança vers Satyavan. Plongeant dans le précipice de ce ciel encadré de rocs, mue par une terreur et un courroux divins, s'élevant de son aire à l'encontre de la mort montante, furieuse contre cette pointe de fer tapie, féroce aigle femelle dont la couvée serait menacée, elle se précipita avec un cri dans un assaut de puissance, battant des ailes comme une masse de feu doré. Ainsi portée sur l'écume flamboyante de l'esprit, elle franchit les frontières des sens qui divisent ; comme des fourreaux pâles devenus inutiles et que l'on jette sans remords, ses membres mortels se séparèrent de son âme. Extraordinaire moment dans le sommeil d'un corps secret, sa transe ne connaissait ni le soleil, ni la Terre, ni le monde ; pensée, temps et mort étaient hors d'atteinte : elle ne connaissait pas le moi, Savitri était oubliée. Tout se résumait à un violent océan de volonté où vivait, captif d'une immense caresse, possédé dans une suprême identité, son but, sa joie, son origine, Satyavan seul. Son souverain emprisonné dans le noyau de son être, il pulsait là comme le rythme d'un cœur — partie d'elle-même et pourtant différent, aimé, protégé, serré, comme un trésor sauvé de l'écroulement de l'espace. Anonyme, infinie, elle pirouettait autour de lui, son esprit pleinement réalisé dans celui de Satyavan, riche de l'ensemble du Temps comme si l'instant immortel de l'Amour avait été découvert, une perle dans le coquillage blanc de l'éternité. Alors sortant de l'océan en crue de sa transe, son mental dégoulinant de lumière se dressa, imprégné des teintes de sa vision et, à nouveau conscient du Temps, il se remit à cette tâche de donner une forme concrète à l'esquisse des choses tout en vivant dans les frontières du vu et du connu.

Et toujours ces trois êtres naviguaient de conserve sur la scène de son âme. Comme si elle marchait parmi les débris d'un rêve, elle semblait voyager sans fin, silhouette prophétique imaginant d'autres contemplatifs semblables à elle-même, et qui à leur tour l'imagineraient dans leur sommeil solitaire. Inconsistantes, irréelles et pourtant familières, anciennes comme des failles de mémoire sans substance, des scènes souvent traversées mais dans lesquelles elle n'avait jamais vécu, en la frôlant de près s'enfuyaient insouciantes vers des buts oubliés. Par ces régions muettes ils étaient des voyageurs seuls dans un monde nouveau où ne demeuraient point les âmes, mais seulement des impressions vivantes. Autour d'eux s'étendait une région insolite, feutrée, bizarre, surplombée d'un ciel étrange, un lieu de doute où des figments de songes vivaient pour eux-mêmes leurs propres concepts figés.

Singulières étaient les prairies, singulières ces plaines sans arbres ; singulière était cette route qui courait comme une peur se hâtant vers ce dont elle est le plus terrifiée, passant entre des piliers fantasmagoriques de roc conscient, surplombants et sombres, portails menaçants dont les pensées de pierre perdaient au-delà leur signification formidable, dans une nuit géante. Enigmes du sommeil monumental de l'Inconscient, symboles de la proximité de l'Ombre primordiale et mausolées à la gloire de son règne titanesque, s'ouvrant sur l'abîme comme des mâchoires brutales et fascinantes qui guettent sur un chemin hanté le voyageur attiré par le mystère qui tue, ces entités l'observaient du bord de sa route, cruelles et immobiles ; c'était les sentinelles de la Nécessité aveugle qui se tenaient là, chefs muets et vigilants, taciturnes et moroses, avec leurs gueules sculptées béant sur un monde énorme et obscur.

Et puis ayant atteint cette ligne de démarcation dure et glaciale, là où ses pieds effleuraient le seuil des marches sombres, le spectre lumineux de Satyavan fit une pause et se retournant, il regarda Savitri de ses yeux merveilleux. Mais la Mort fit retentir sa clameur infernale :

"O mortelle, retourne à ton espèce éphémère ; n'aspire point à accompagner la Mort dans sa demeure, comme si ton souffle pouvait survivre là où le Temps doit mourir. Ne crois pas que la force de ta passion céleste née du mental puisse soulever ton esprit de sa base terrestre et, se libérant de sa cage matérielle, faire flotter tes pieds de rêve dans le Néant sans fond pour te porter à travers cet infini inexploré. L'homme ne vit en sécurité que dans ses limites humaines. N'accorde pas ta confiance aux irréels Seigneurs du Temps, croyant immortelle cette image de toi-même qu'ils ont bâti sur le sol instable d'un Rêve. Ne permets pas à la terrible déesse d'émouvoir ton âme au point qu'elle se précipite avec véhémence en des mondes où elle devra périr comme une pensée impuissante. Sache reconnaître les bornes strictes de tes espoirs dans la vie. Vainement armée de cette puissance empruntée à l'Idéal, n'aie point l'audace de franchir les limites de l'homme ou d'excéder la mesure de sa force : ignorant et trébuchant, parqué en d'étroits enclos, il se couronne lui-même souverain ridicule du monde et tourmente la Nature avec les activités de son Mental. O dormeuse qui rêve de divinité, éveille-toi en tremblant parmi les silences indifférents dans lesquels meurent les cordes rares et fragiles de ton être. Créatures mortelles, piètre écume du Temps, vos amours éphémères ne lient pas les dieux éternels."

La voix terrible s'éteignit dans un silence complice qui sembla se refermer sur elle, immense, intense, comme une acceptation muette venue de la gueule de la Nuit.

La Femme ne répondit point. Son âme noble et nue, dépouillée du baudrier de sa mortalité, à l'encontre du destin immuable et des ornières de la Loi, se dressa dans un acte de pure volonté d'une force primordiale. Immobile comme une statue sur son piédestal, seule dans le silence et exposée à l'Infini, affrontant les abîmes hostiles du minuit massés devant elle, elle se tenait droite comme une colonne de feu et de lumière.

Fin du Chant 1